

Article paru dans la « Revue des Etudes Grecques », Janvier-
Juin 2000.

Daniela NOVARO-LEFÈVRE

LE CULTE D'HÉRA À PÉRACHORA (VIII^e - VI^e s.) : essai de bilan

RÉSUMÉ. — À partir des données épigraphiques, littéraires et archéologiques, il est possible de dresser un bilan sur le culte d'Héra à Pérachora entre le VIII^e et le VI^e s. av. J.-C. Les fonctions cultuelles attestées (relation avec la mer et la navigation; protection des femmes, de la fécondité et des jeunes générations; fonction oraculaire) soulignent le caractère chthonien de la déesse et son rôle de divinité initiatique.

ABSTRACT. — The analysis of the epigraphical, literary and archaeological evidences lead to a better understanding of the cult of Hera at Perachora in 8th - 6th centuries B.C. The cultic functions examined (the relation with the sea and the navigation; the protection of the women, of the fertility and of the new generations; the oracular function) underline the chthonic characterization of the goddess and her role in the initiation rites.

Le sanctuaire de Pérachora était situé près de l'extrémité de la longue péninsule qui délimite au nord la baie de Corinthe. L'importance de son emplacement se mesure aux épiclèses de la déesse dont deux (Akraia et Limenia) sont directement liées aux caractéristiques topographiques du site. Les constructeurs du premier temple¹ le placèrent à la pointe du promontoire (*akros*²),

¹ B. Menadier (*The Sixth Century B. C. Temple and the Sanctuary and Cult of Hera Akraia, Perachora*, UMI Diss., Cincinnati 1995, pp. 77-78 et 117) a récemment proposé de dater cette construction, qui n'aurait pas de fonction culturelle, de l'âge du bronze.

² L'adjectif *akros*, d'où vient l'épithète *akraia*, signifie littéralement *extrême*, soit dans le sens de *plus haut*, soit dans celui de *plus lointain* ou de *plus profond* (Liddell-Scott-Jones). Il peut donc s'appliquer à n'importe quel élément géographique, mais il est spécialement associé aux sommets et aux promontoires (voir *infra*, p. 53).

même si l'endroit ne s'y prêtait guère³. Par ailleurs, le sanctuaire se situe tout près d'une des rares criques existant le long de la côte méridionale de la péninsule, plutôt escarpée, hormis vers l'extrémité où il existe, par exemple, une baie près du lac côtier de Vouliagmeni⁴. Le choix du site⁵ semble donc à mettre en rapport avec le promontoire et la petite baie, points de repère géographiques très importants pour ceux qui, quittant la zone de l'isthme, entreprenaient le voyage vers l'ouest⁶ le long de la côte nord du golfe de Corinthe⁷. Au début du voyage, les bateaux

³ L'emplacement choisi pour le temple géométrique en abside correspond au point où débouchent les eaux pluviales provenant de la petite vallée (nommée « Heraion valley » dans H. Payne *et alii*, *Perachora. The Sanctuaries of Hera Akraia and Limenia I*, Oxford 1940 [ci-après *Perachora I*], p. 30). La zone est d'un relief tourmenté et ne convient pas à la construction de grands monuments : plus tard, l'édification du temple archaïque d'Héra Akraia nécessita des travaux de déblaiement pour éliminer une partie du rocher à l'ouest.

⁴ Il est intéressant de noter que ce lac côtier près du site de l'Héraion s'appelait Ἐσχατιώτις (*Etymologicum Magnum* 384) et que s'y noya Gorgé, personnage mythique qui a été mis en relation par E. Will (*Korinthiaka. Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux Guerres Médiques*, Paris 1955, p. 102, n. 2) avec Médée et Glauké. Pour cette raison le lac prit ensuite le nom de Gorgopis, précise encore l'*Etymologicum Magnum*. Cette dernière identification a été mise en cause par H. Payne et ses collaborateurs (*Perachora I*, p. 9, n. 4) qui ont souligné que l'information ne concorde pas avec les données littéraires (en particulier Eschyle, *Agamemnon* v. 302). La dénomination Eschatiotis est très significative du point de vue culturel puisqu'elle évoque l'Ἐσχατία, espace éloigné de la *polis* et des conventions humaines où se déroulaient les rites initiatiques destinés aux jeunes. En effet, s'il faut en croire l'*Etymologicum Magnum* (comme fait, par exemple, C. Antonetti, « I confini della Megaride : incontri culturali e culturali », *Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums* 4, 1990 [Amsterdam 1994], p. 549), la noyade de Gorgé dans le lac appartient également à ce registre (Ed. Will, *loc. cit.*).

⁵ Les données archéologiques concernant la période antérieure au sanctuaire sont assez réduites. On a découvert les restes d'une ou deux maisons et de la céramique de l'Helladique ancien à côté du port ; pour la phase mycénienne, des tessons, la tête d'une statuette féminine coiffée d'un *pólos* (H. Payne *et al.*, *Perachora I*, pp. 51-53), et plusieurs sceaux en pierre datés de l'Helladique récent III par J. A. Sakellarakis (« Kretisch-Mykenische Siegel in griechischen Heiligtümern », dans U. Jantzen [éd.], *Neue Forschungen in griechische Heiligtümern*, Internationales Symposium in Olympia vom 10. bis 12. Oktober 1974 [Tübingen 1976], pp. 290-292, n^{os} 20-29). Aucun de ces éléments ne semble attester avec certitude une continuité de culte qui aurait pu déterminer le choix de cet endroit pour l'emplacement du sanctuaire. Voir toutefois W. Burkert, *Storia delle religioni. I Greci* (éd. italienne mise à jour) Milan 1983, chap. I, 1, p. 22.

⁶ Des fragments de *skyphoi* corinthiens du Géométrique moyen I, datés de la deuxième moitié du IX^e s. av. J.-C. au moins, ont été récemment découverts dans la péninsule du Salento (Otrante et Vaste) : F. D'Andria, « Corinto e l'occidente : la costa adriatica », dans *Corinto e l'Occidente*, Atti XXXIV Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 7-11 ottobre 1994 (Naples 1997), p. 470. Ce matériel rendrait plausible la fondation vers 800 av. J.-C. (ou même avant, comme le proposait H. Payne [*Perachora I*, pp. 30, 34]) du sanctuaire de Pérachora qui marquait le début de la route occidentale.

⁷ C. A. Morgan (« Corinth, the Corinthian Gulf and Western Greece During the Eighth Century B. C. », *ABSA* 83, 1988, pp. 313-338 [surtout pp. 313-323 et

étaient protégés des vents du nord par la péninsule de Pérachora, mais une fois qu'ils avaient passé la baie de l'Héraion⁸ et le cap, ils se trouvaient au milieu du golfe, exposés aux vents et aux courants. Il n'est donc pas surprenant que cet endroit si important pour la navigation⁹ vers l'occident ait été choisi, dès l'époque géométrique, comme lieu de culte d'une déesse qui était notamment en relation étroite avec la mer et la navigation. La fondation du sanctuaire à proximité du point d'atterrissage confirme que cette relation existait dès les origines¹⁰.

Le sanctuaire d'Héra à Pérachora a été étudié jusqu'à présent surtout sous l'angle architectural et historique ; son développement pendant la période géométrique et du haut archaïsme a été mis en relation avec la naissance de la *polis* de Corinthe dont il contribue à définir la frontière de ce côté¹¹. Cependant, le point de savoir si le sanctuaire, à l'origine, appartenait à Corinthe ou à Mégare, reste disputé. Les pages qui suivent porteront sur

pp. 329-330]) souligne que l'intérêt des Corinthiens, dès le Géométrique moyen II (environ 800 av. J.-C.), se tournait vers la côte nord du golfe de Corinthe et vers les îles ioniennes (Ithaque). Même pendant la période suivante (fin du VIII^e s. av. J.-C.) l'Achaïe et les côtes méridionales du golfe seront peu fréquentées (cf. aussi F. D'Andria, *art. cit.* [note 6], p. 459). La raison de ce choix est probablement à rechercher dans la nécessité, pour les Corinthiens, de se procurer les métaux provenant de Macédoine, d'Albanie ou d'Europe centrale.

⁸ Cette crique ne peut en aucun cas avoir exercé la fonction de port de Corinthe parce qu'elle est trop petite et trop loin de la ville. Pendant la période du haut archaïsme, elle devait seulement représenter une escale dans le voyage vers l'occident, probablement la dernière en terre corinthienne. Sur les caractéristiques de la petite baie et la présence d'un môle, peut-être daté de l'époque archaïque, voir D. J. Blackman, «The Harbour at Perachora», *ABSA* 61, 1966, pp. 192-194. Pour les problèmes relatifs aux ports de Corinthe dès les origines de la ville voir J. Salmon, *Wealthy Corinth. A History of the City to 338 B.C.*, Oxford 1982, pp. 31 et 133-134. Le port artificiel du Lechaion fut aménagé durant la tyrannie de Périandre, mais il est possible que la plage ait été déjà utilisée pendant la période antérieure pour tirer au sec les bateaux.

⁹ L'importance de cette zone pour la navigation est suggérée aussi par la présence sur les falaises situées juste à l'est de l'Héraion des restes d'un édifice rectangulaire que H. Payne (*Perachora I*, pp. 13, 23) identifiait comme une tour d'observation.

¹⁰ À cette époque, l'accès privilégié était probablement du côté de la mer. On peut supposer qu'une entrée par voie de terre, correspondant à l'une des routes venant du lac de Vouliagmeni, fut aménagée au cours du développement du sanctuaire. Sur les voies de communication dans le secteur, voir H. Payne *et al.*, *Perachora I*, p. 10; R. A. Tomlinson, K. Demakopoulou, «Excavations at the Circular Building, Perachora», *ABSA* 80, 1985, pp. 261-264.

¹¹ Pour le problème des rapports entre les *poleis* et leurs sanctuaires extra-urbains aux origines, consulter F. de Polignac, *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société VIII^e - VII^e siècles av. J.-C.*, Paris 1984, pp. 41-92 (en particulier pp. 60-61 sur le sanctuaire de Pérachora). On se rappellera par ailleurs que Corinthe possédait aussi un lieu de culte dédié à Héra Bounaia sur les pentes de l'Acrocorinthe (Pausanias, II 4, 7).

l'examen des aspects culturels et religieux, qui aujourd'hui encore font l'objet de discussion. L'analyse complète des données culturelles (archéologiques, littéraires et épigraphiques) relatives à la déesse de Pérachora, permettra d'en dessiner les traits essentiels.

I. *Les données épigraphiques et les épiclèses de la déesse*

Trois épiclèses sont connues pour la déesse, par les inscriptions et, pour Akraia, par les sources littéraires.

Celle qui est attestée le plus anciennement est Leukolenos¹²; elle se lit dans deux inscriptions métriques figurant sur les plaques en pierre qui délimitaient l'*eschara* de l'édifice rectangulaire situé à l'extrémité orientale du sanctuaire¹³. Dans un cas, il s'agit de la dédicace d'une *drachma* (un faisceau de six broches¹⁴) à Héra Leukolenos; dans l'autre, d'un texte qui mentionne l'auteur (Orsias ?) d'une offrande à la déesse Leukolenos¹⁵. Un problème complexe posé par ces inscriptions est celui de leur chronologie. En effet, les données archéologiques relatives à la fouille de l'*eschara* présentent plusieurs points obscurs : parmi les cendres on a trouvé quelques rares tessons datés du « [...] Protocorinthien ou Corinthien ancien [...] »¹⁶. En revanche, au-dessous de la

¹² Épiclèse attestée par les inscriptions les plus anciennes trouvées dans le sanctuaire, mais cela n'implique pas que ce soit le nom originel de la déesse.

¹³ H. Payne le définit comme « temple of Hera Limenia » et date sa construction de *ca* 750 av. J.-C. (*Perachora I*, pp. 110-112). Ses hypothèses ont été critiquées en premier lieu par J. Salmon (« The Heraeum at Perachora and the Early History of Corinth and Megara », *ABSA* 67, 1972, pp. 174-175) et R. A. Tomlinson. Ce dernier a identifié l'édifice en question avec un *hestiatorion*, l'abaissant jusqu'à la première moitié du vi^e s. av. J.-C. : « The Upper Terraces at Perachora », *ABSA* 72, 1977, p. 200; toutefois, dans son dernier article, il date la construction du vii^e s. av. J.-C. (« Perachora » dans O. Reverdin, B. Grange [éds.], *Le sanctuaire grec. Entretiens sur l'antiquité classique* 37, Fondation Hardt, Vandœuvres - Genève 1992, p. 333]). Pour sa part, B. Menadier, *op. cit.*, (note 1), pp. 110-112, accepte l'identification avec un *hestiatorion* mais propose de dater sa construction du début du vi^e s. av. J.-C., et son abandon dans le courant du v^e. En attendant la publication définitive de ce travail, qui remet en cause une grande partie des données établies par H. Payne et ses collaborateurs, il est préférable de donner une définition neutre de cet édifice (le problème de sa fonction et de sa chronologie seront traités dans un prochain article).

¹⁴ Des broches ont été découvertes dans tous les dépôts votifs du sanctuaire : voir, par exemple, H. Payne *et al.*, *Perachora I*, pp. 71-72 et 175.

¹⁵ H. Payne *et al.*, *Perachora I*, pp. 256-267. Une troisième inscription, elle aussi probablement en vers, a été repérée sur la troisième plaque en calcaire tendre de l'*eschara* mais elle est trop fragmentaire pour être restituée.

¹⁶ H. Payne (*Perachora I*, p. 112) parle de deux ou trois fragments. La chronologie des tessons découverts montre que le foyer était déjà en place au cours du vii^e s. av. J.-C. et qu'il s'agit probablement d'un élément qui faisait partie de l'édifice dès l'origine. Pour sa part, B. Menadier (*op. cit.* [note 1], pp. 88-89) pense que le foyer est postérieur à cette période, d'après les inscriptions figurant sur les plaques. En réalité, plusieurs indices laissent supposer que l'*eschara* n'a pas été trouvée dans son état originel.

quatrième plaque, celle en schiste, il y avait de la cendre et deux fragments d'un cotyle du Protocorinthien moyen ou récent. C'est trop peu pour préciser la chronologie du foyer. D'autre part la rareté des tessons, l'absence d'ossements et, plus encore, la présence d'une plaque d'un matériau différent constituent des indices de réaménagements¹⁷ de l'*eschara*, qui ne se présente donc pas dans son état primitif¹⁸. Ces interventions ont peut-être eu lieu en même temps que la réfection du toit originel¹⁹, attestée par la découverte à l'ouest de la construction de tuiles décorées et d'antéfixes datés du deuxième quart du VII^e s. av. J.-C.²⁰ Mais, puisque l'édifice eut une longue vie²¹, il est à supposer que des nettoyages ont pu être réalisés à plusieurs reprises sans laisser de traces²².

Ces éléments (céramique, plaques inscrites) ne permettent donc pas de dater précisément l'aménagement originel du foyer. On peut toutefois rappeler les quelques données sûres à propos de ce problème : 1) les plaques inscrites ont été simplement remployées pour délimiter l'*eschara* et donc les inscriptions n'avaient pas de rapport avec celle-ci : de fait elles n'étaient pas visibles et l'une d'elles a même été découverte renversée, face inscrite

¹⁷ H. Payne (*Perachora I*, p. 111) suppose que le bloc de schiste fut inséré pour substituer une plaque en calcaire semblable aux autres qui avait été endommagée par la chaleur.

¹⁸ Dans le foyer n'ont été découverts ni ossements, ni fragments de broches, probablement à cause des nettoyages périodiques. Des *obeloi* ont été en revanche découverts à l'extrémité sud de la construction, à côté de deux petites bases en pierre qu'H. Payne pense être des supports pour dédicaces votives de broches ou pour d'autres objets utilisés dans le « temple » (*Perachora I*, p. 187). À propos de ces petites bases, d'autres hypothèses ont été formulées : il pourrait s'agir de supports pour un banc en bois (H. Drerup, *Griechische Baukunst in geometrischer Zeit. Archaeologia Homerica* 3, Göttingen 1969, p. 126) ou de bases de colonnes situées à l'origine au nord et au sud du foyer (A. Mazarakis Ainián, *From Rulers' Dwellings to Temples. Architecture, Religion and Society in Early Iron Age Greece [1100-700 B.C.]*, Jonsred 1997, p. 154).

¹⁹ L'hypothèse a été avancée par H. T. Wade Gery dans H. Payne *et al.*, *Perachora I*, pp. 256-257. Aucune trace archéologique du toit d'origine de l'édifice n'a été repérée; H. Payne, *Perachora I*, p. 113, supposa qu'il était en paille.

²⁰ H. Payne *et al.*, *Perachora I*, p. 115. B. Menadier, *op. cit.* (note 1), p. 119, considère que ces éléments architecturaux ne peuvent pas être attribués à cet édifice.

²¹ H. Payne, *Perachora I*, p. 113, suppose, d'après le dépôt votif, que le temple fut utilisé jusqu'au V^e s. av. J.-C. avancé; L. H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford 1990², p. 122, propose plutôt le IV^e s. av. J.-C., en raison de la présence de quelques dédicaces datées de cette période (H. Payne, T. J. Dunbabin [éds], *Perachora. The Sanctuaries of Hera Akraia and Limenia*, II, Oxford 1962 [ci-après *Perachora II*, pp. 395 sqq.]); enfin B. Menadier, *op. cit.* (note 1), p. 112, ne descend pas au delà du V^e s., d'après un tesson trouvé dans la tranchée B, à l'ouest du mur polygonal.

²² L. H. Jeffery (*op. cit.* [note 21], p. 122) pense que le foyer fut nettoyé plusieurs fois pendant l'utilisation de l'édifice.

contre les cendres²³; 2) les dédicaces à Héra Leukolenos sont donc à mettre en rapport avec leur première utilisation qui est, au moins dans un cas, l'offrande des broches dans le sanctuaire²⁴; 3) la datation des inscriptions sur la base de critères paléographiques pourrait fournir simplement un *terminus post quem* pour la mise en place des plaques dans le foyer. Mais la chronologie des inscriptions, qui ne sont pas toutes contemporaines, pose encore des problèmes : H. T. Wade Gery²⁵ avait proposé de les dater de la période 750-650 av. J.-C.; L. H. Jeffery²⁶ date de 650 le texte le plus fragmentaire, de 625-575 av. J.-C. la dédicace d'Orsias, enfin de la première moitié du vi^e s. av. J.-C. la *drachma* offerte à Héra Leukolenos; récemment H. Immerwahr²⁷ a situé les trois documents parmi les plus anciennes inscriptions monumentales en les attribuant au vii^e s. av. J.-C. Quelle que soit la chronologie retenue entre *ca* 750 et *ca* 550 av. J.-C., Leukolenos s'avère être de toute façon la plus ancienne épiclèse attestée pour la déesse de Pérachora.

L'épithète Leukolenos, peu attestée, est surtout utilisée dans les Poèmes homériques où elle est attribuée principalement à Héra²⁸ et, dans une moindre proportion, à Nausicaa et ses servantes, ainsi qu'à Arétè, Andromaque, Hélène, Perséphone et

²³ H. Payne *et al.*, *Perachora I*, p. 111 et n. 2.

²⁴ Ces dédicaces à Héra Leukolenos ont probablement été déposées à l'origine dans les environs de l'édifice, voire à l'intérieur même. En effet ces lourdes plaques, entourant un foyer de 1 x 1,40 m., ne doivent pas, à priori, avoir été transportées loin de l'endroit de dépôt originel. Donc le lieu des offrandes à Héra Leukolenos serait le seul qu'on puisse localiser avec certitude dans le sanctuaire; les autres épiclèses de la déesse étaient inscrites sur des tessons ou des petits objets votifs qui peuvent avoir été déplacés après leur consécration.

²⁵ Dans H. Payne *et al.*, *Perachora I*, p. 257 (*SEG* XI, 223-225, où la dédicace d'Orsias [?] est datée du vi^e s. av. J.-C.). Du même avis se déclare M. Guarducci, *Epigrafia greca*, I, Rome 1967, p. 430, n. 4.

²⁶ *Op. cit.* (note 21), pp. 122-125 et 131.

²⁷ *Attic Script. A Survey*, Oxford 1990, p. 16.

²⁸ Il est intéressant de souligner que l'épithète est fréquente pour Héra dans l'Iliade, mais pas dans l'Odyssée (cf. Th. Vlachodimitris, s.v. *λευκόλενος*, dans *Lexicon des Frühgriechischen Epos* 14, Göttingen 1991, col. 1672), phénomène qui ne peut avoir de rapport avec la chronologie différente des deux œuvres, puisque Leukolenos est attesté par la dédicace d'une bague du vii^e ou de la première moitié du vi^e s. av. J.-C. (cf. ci-dessous). Est-ce là le reflet d'une fonction cultuelle distincte que la déesse exerçait dans les deux Épopées? L'origine du mot *λευκός* remonte à l'époque mycénienne : il est attesté dans les tablettes en Linéaire B (voir A. Morpurgo, *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Rome 1963, s.v. *re-u-ko*), également sous la forme de noms composés comme, par exemple, *λευκοροόφρυς* (*re-u-ko-ro-o-pu²-ru*) attribué à un forgeron (M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne* I, Paris 1958, pp. 54, 98; P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris 1984, s.v. *λευκός*).

Séléné²⁹ : il s'agit dans tous les cas de femmes jeunes et belles, de déesses ou de reines³⁰. Pour Héra, cette épiclèse fait partie d'une formule utilisée 33 fois, la même qui est probablement attestée dans la dédicace d'Orsias (?) trouvée à Pérachora : θεᾶ ἰλευφῶλενοι Ἥραι. En dehors des Poèmes homériques et de notre sanctuaire, l'épiclèse est attestée seulement sur une bague plaquée d'or appartenant maintenant à la Collection du musée P. Getty³¹. L'objet a été acheté à Mycènes en 1985, provenant probablement de l'Argolide; malheureusement ce bijou, datable d'après les données paléographiques du VIIe³² ou de la première moitié du VI^e s. av. J.-C.³³, est dépourvu de contexte et ne peut donc donner aucune indication précise sur le lieu où il fut dédicacé. L'endroit où la bague a été achetée et la mention d'Héra ont fait supposer à S. V. Tracy qu'il s'agirait d'un ex-voto en provenance de l'Héraion d'Argos³⁴.

Analysons maintenant la signification de cette épiclèse qui a été généralement présentée comme descriptive³⁵ ou littéraire³⁶, sans réelle valeur cultuelle. Il s'agit d'un composé de *leuko* (blanc, brillant) et *ôlenè* (bras, coude), qu'on traduit en général « aux bras blancs ». Dans le panthéon grec, un groupe de divinités et de figures héroïques portent un nom ou une épiclèse formée

²⁹ Th. Vlachodimitris, *art. cit.* (note 28), col. 1672.

³⁰ Une étude approfondie sur le contexte narratif des Poèmes homériques où les personnages sont dits « aux bras blancs » pourrait donner des indications plus précises sur la signification originelle de cette épiclèse. Nausicaa, par exemple, apparaît dans le VI^e chant de l'Odyssée (où elle est dite trois fois *leukolenos*) comme un guide envoyée par Athéna pour donner les premiers renseignements à Ulysse échoué sur la terre des Phéaciens.

³¹ À noter aussi le nom du dédicant (Ἀφρικνίδαξ ou Φρικνίδαξ) qui est attesté ici pour la première fois; voir, pour la première hypothèse de restitution du nom, S. V. Tracy, « An Early Inscribed Gold Ring from the Argolid », *JHS* 106, 1986, p. 196; pour la deuxième, O. Masson, « La dédicace argienne de Wriknidas », *REG* 101, 1988, pp. 170-172.

³² Cf. O. Masson, *art. cit.* (note 31), p. 170.

³³ S. V. Tracy, *art. cit.* (note 31), p. 196.

³⁴ Néanmoins, il n'existe jusqu'à présent aucune mention de cette épiclèse en Argolide. Par ailleurs, les nombreux liens culturels existant entre les sanctuaires d'Argos et de Pérachora (cf. M. F. Billot, « Recherches archéologiques récentes à l'Héraion d'Argos », dans J. de La Genière [éd.], *Héra. Images, espaces, cultes*, Actes du Colloque International du Centre de Recherches Archéologiques de l'Université de Lille III et de l'Association P.R.A.C., Lille 29-30 novembre 1993 [Naples 1997], p. 55) pourraient laisser supposer que la même épithète était utilisée dans les deux lieux de culte. O. Masson (*art. cit.* [note 31], p. 171, n. 2) évoque pour sa part une communication orale de R. S. Stroud, qui pensait qu'en raison de la présence de cette épiclèse, la bague avait été trouvée à Pérachora.

³⁵ M. F. Billot, *art. cit.* (note 34), p. 35, n. 233.

³⁶ P. Charneux, *Bull. épigr.* 1988, 588.

sur *leuko* : Leukè³⁷, Leukippè³⁸, Leukippides³⁹, Leukippoi⁴⁰ et Leukopoloï⁴¹ (épithètes des Dioscures), Leukô⁴², Leukophryènè⁴³ et Leukianè⁴⁴ (épiclèses d'Artémis), Leukosia⁴⁵, Leukothéa⁴⁶. Certaines de ces figures divines sont en rapport étroit avec le monde aquatique : Leukè et Leukippè sont deux nymphes filles d'Océan; Leukothéa est la déesse qui aide les navigateurs en danger et les conduit vers un port sûr⁴⁷, exactement comme les Dioscures qui apparaissent aux marins sous la forme de lumières à deux pointes, en signe de présage favorable⁴⁸; Artémis est une divinité liée à l'eau en général et la mer en particulier, comme le rappelle L. Piccirilli : « [...] si manifesta in misteriose apparizioni luminose, apportatrici di salvezza per chi si trovava in pericolo; in mare, come nella sfera della nascita e delle iniziazioni, Artemide presiedeva ai momenti di passaggio rivelandosi, al pari delle Leucotee, con il bipolarismo luce-tenebre, giorno-notte »⁴⁹. Avec l'épiclèse Leukophryènè, elle était la divinité poliade de Magnésie du Méandre où son culte était lié à

³⁷ Servius, à Virgile *Eclogae* VII 61.

³⁸ *Hymne Homérique à Déméter* v. 418.

³⁹ Pausanias, III 16, 1.

⁴⁰ Par exemple Euripide, *Hélène* v. 639. Perséphone aussi reçoit l'épiclèse de Leukippos : entre autres Pindare, *Olympiques* VI 95. Voir encore Leukippos à Phaestos : D. D. Leitao, « The Perils of Leukippos : Initiatory Transvestism and Male Gender Ideology in the Ekhusia at Phaistos », *CIAnt.* 14, 1995, pp. 130-163.

⁴¹ Pindare, *Pythiques* I 66.

⁴² Divinité attestée à Milet au VI^e s. (E. Schwyzler, *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora*, Leipzig 1923, p. 352, n° 725).

⁴³ Par exemple *Syll.*³ 557, II. 5, 9; 558, II. 12, 19; 561, II. 5, 17, 26. Pour un commentaire récent de ces inscriptions, consulter K. J. Rigsby, *Asyilia. Territorial Inviolability in the Hellenistic World*, Berkeley-Los Angeles-London 1996, n° 66 (pp. 185-190); n° 86 (pp. 214-215); n° 97 (pp. 233-325). À propos des problématiques culturelles liées à cette épiclèse voir L. Piccirilli, « Le sopracciglia di Artemide », *CCC* 2, 1981, pp. 233-235.

⁴⁴ Voir M. Çetin Şahin, *I. Stratonikeia (IK 21, I)* n° 283 et, pour les aspects culturels, A. Laumonier, *Les cultes indigènes en Carie*, Paris 1958, p. 216.

⁴⁵ Strabon, VI 1, 1 (252); Pline l'Ancien III 85. Cf. aussi G. Giannelli, *Culti e miti della Magna Grecia*, Florence 1924, pp. 151-153 (avec recueil des sources) et J. Bérard, *La Magna Grecia*, Turin 1963, p. 314.

⁴⁶ Par exemple Homère, *Odyssée* V, v. 333-353.

⁴⁷ Voir, par exemple, l'épisode du v^e chant de l'*Odyssée* (note précédente) où Ulysse, perdu au milieu de la mer, est sauvé par Inô-Leukothéa qui lui donne des conseils pour rejoindre la terre et un voile qui le protégera jusqu'à son arrivée chez les Phéaciens. Pour la particularité de cette déesse, à la fois divinité courotrophe (Inô) et divinité maritime (Leukothéa) en raison d'un probable syncrétisme, voir L. Piccirilli, *MEFAPIKA. Testimonianze e frammenti*, Pise 1975, p. 93.

⁴⁸ P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris 1979⁶, s. v. *Dioscures*.

⁴⁹ L. Piccirilli, *art. cit.* (note 43), p. 249.

l'eau⁵⁰; la sirène Leukosia, qui donna son nom à un îlot au sud de Posidonia⁵¹, était objet de culte avec ses deux sœurs dans un sanctuaire situé près de Sorrente⁵².

Le lien entre ces figures divines et le monde de la mer, où elles aidaient souvent les marins en difficulté, a probablement une explication de caractère pratique avant tout. Le long des côtes méditerranéennes, de nombreux points de repère importants pour la navigation⁵³ (promontoires⁵⁴, îles⁵⁵, rochers ou falaises⁵⁶) portent des noms composés avec *leuko* en raison de la couleur blanche qui les caractérisent. Disséminés le long des routes maritimes, ils donnaient des indications précieuses aux marins; on peut donc logiquement supposer que cette couleur ait été associée à l'idée de secours porté aux navigateurs et, du même coup, aux figures divines préposées à cette fonction.

Ajoutons que cette couleur était mise en rapport dans la Grèce ancienne, et dans d'autres cultures, avec les rites de passage⁵⁷: le blanc⁵⁸, tout comme le noir⁵⁹, se trouvent aux deux extrémités

⁵⁰ Sur les restes archéologiques du sanctuaire d'Artemis Leukophryènè, voir la description d'E. Akurgal, *Ancient Civilizations and Ruins of Turkey*, Istanbul 1993⁸, pp. 178-183. Pour les liens entre la déesse et les eaux à Magnésie du Méandre, voir A. Laumonier, *op. cit.* (note 44), p. 526 et, en termes généraux, I. Chirassi, *Miti e culti arcaici di Artemis nel Peloponneso e Grecia centrale*, Trieste 1964, pp. 21-25.

⁵¹ Strabon, VI 1, 1.

⁵² Strabon, V 4, 8.

⁵³ Les Grecs pratiquaient en général une navigation de cabotage, avec des arrêts pendant la nuit: les points de repère visuel le long des parcours, comme par exemple des rochers ou des falaises blanches (donc bien visibles de loin et la nuit) étaient indispensables, spécialement en cas de tempête. Voir, à ce propos, G. Nenci, « *Leucopetrae Tarentinorum* (Cic., *Att.* 16, 6, 1) e l'itinerario di un progettato viaggio ciceroniano in Grecia », *ASNP* 1973 (2), p. 393, n. 2.

⁵⁴ Par exemple Leukimmè, aujourd'hui Cap Bianco, dans l'île de Corcyre (Thucydide, I 30 et 47); Leukatas, promontoire méridionale de l'île de Leukas, appelé aussi Leukas Petre (Plutarque, *Apophtegmes Laconiens* 70 [236 d]); Elien, *Natura Animalium* XIII19); Leukopetra, situé à l'est de Rhégion (Strabon, VI 1, 7).

⁵⁵ Entre autres Leukas, proche de la côte de l'Acarnanie (Thucydide, I 30 et III 94) et Leukophrys, l'ancien nom de l'île de Ténédos (Lycophron, *Alexandra* v. 346); voir, à propos de ce dernier exemple, L. Piccirilli, *art. cit.* (note 43), pp. 234, n. 64, et 239-241.

⁵⁶ On peut aussi mentionner les Στρονίδες πέτραι, les *rochers blancs* situés le long de la côte du golfe Saronique entre Crommyon et Mégare (Plutarque, *Thésée* 10). Pour une analyse des différentes significations du mot σκίρος et de sa famille, consulter P. Ellinger, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, *BCII, Suppl.* 27, Paris 1993, pp. 76-88.

⁵⁷ Cf. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris 1982, s. v. *blanc*.

⁵⁸ Le blanc était en Grèce la couleur de la mort: τὸ λευκόν, par exemple, était l'habit blanc endossé pendant la période de deuil (Aristophane, *Thesmophoriazusae* v. 840); les cadavres dans les cercueils portaient aussi des vêtements blancs (*Syll.*³ 1218; Plutarque, *Questions romaines*, 26 [270 e]); le verbe correspondant était λευγεῖσθαι, *être habillé en blanc*.

⁵⁹ Comme on le verra dans l'analyse des sources littéraires, les rites initiatiques des jeunes corinthiens décrits par Pausanias (II 3, 7; voir *infra*, p. 60) prévoient